

## Le bon usage des insomnies

Par Jean-Claude Brochu

Si je pense aux causes de mes insomnies, il y a de ces obsessions pour une phrase boiteuse, dont un membre serait à remettre en place et qui clopine, comme cette nuit, à l'intérieur de ma tête. C'est là que je la corrige d'abord, permutant les mots, les compléments de circonstance, décidant d'une virgule, me méfiant d'une inversion autant que d'un adjectif qualificatif ou d'un adverbe. Viennent ensuite me rasséréner crayon et carnet à portée de main. (Les mots : les éprouver par le feu de sept révisions afin de leur découvrir, ou non, ce filigrane d'or de la justesse.) Je n'ai pas assez lu, je ne suis pas suffisamment écrivain et le français m'apparaît trop comme une langue d'emprunt pour que je puisse m'embarquer avec les mots sans un équipage de doutes. Qu'est-ce que je cherche ainsi, au prix de mon sommeil, et que je vérifierai demain dans mes « bréviaires laïcs » aux noms de ces familiers que sont Robert, Grevisse et Hanse? Peut-être un changement d'éclairage, un rythme, une tournure, un mot même, rien de plus que l'écriture, au fond, la transformation des mots en un timbre à peu près distinguable entre tous, en quelque chose de presque aussi subtil que la vibration du paysage dans le rendu d'une aquarelle. Tout a été dit, proclamait déjà l'auteur des *Caractères*, alors faisons des vers nouveaux sur des pensées antiques, comme ne le recommandait pas l'autre. Un second André, Belleau cette fois, concède à qui se mêle d'écrire la possibilité de rendre désirables par l'écriture une ou deux idées. Je ne suis donc pas éloigné de croire après mes maîtres que l'avenir de la littérature réside dans la construction de la phrase, du texte. Mais jusqu'où est-il besoin de pousser l'audace sur le plan syntaxique?

Empêché de dormir par la farandole que dansent quelques moignons de phrases au-dessus de mon lit, je m'interroge sur ce qui a bien pu me prendre un jour de vouloir répondre à ce « commandement » d'essayer de « remuer nos cœurs » au moyen des mots. Vous aurez probablement reconnu ici ma grande amie – qui n'a jamais rien su de notre amitié. Un quasi-frottement, une foi indéfectible en l'adjectif lui suffisent à faire naître l'émotion. Je me récite en appuyant à peine :

« Le temps vint de se séparer. Maman, debout, ne savait comment faire. Mais l'Italienne, encore qu'elle fût si *petite*, *savait* comment on se sépare. *Prenez*, dit-elle ... »

Gabrielle Roy se contente d'un verbe et d'une antithèse (petite taille et grand savoir, à une virgule près de l'oxymore) au moment crucial où l'Italienne quitte la rue Deschambault. L'impératif me fait encore l'effet d'une impropiété. Il faudrait savoir partir la main ouverte. Au lieu de reprendre,

on s'en irait sur un don. De dérive en dérive, dans la barque propice aux rêves des insomniaques, je revois mes morts, leurs meilleurs visages passent un à un sur l'écran de ma nuit incertaine... j'aborde sans surprise au pardon. *Pardonner* : donner au-delà du don. Les centaines de lectures de ces mots de Gabrielle m'attirent invariablement dans ces parages. Je tends l'oreille au clapotis : « Ce qu'elle t'a donné, me rapporte-t-il, elle l'a redonné, à l'heure du départ, peu importe le mal... » *Prenez*, ce verbe de deux syllabes m'aura déposé loin. Vous voyez comme tenter d'écrire consiste à vouloir dire tout et, du même souffle, à tout laisser irrésolu. Par pudeur, insuffisance de moyens, intention d'art, désir de vous faire une place? Un peu de tout cela, je suppose. Chose certaine, je vous ai ménagé des passages en points de suspension.

J'ai consenti comme de coutume à quelques heures de semi-conscience, souhaitant devenir cet aventurier de la langue qui peine à reconnaître son lit au retour. J'ai sombré après mes griffonnages, momentanément consolé de notre imperfection par moins qu'une phrase, vous disais-je, trois mots en fait : un adjectif qualificatif et deux verbes. À la relecture du petit matin, je me demande si je n'étais pas finalement à me ressouvenir, en train de ressasser mon cours de littérature québécoise, ou d'évoquer, au spectacle des ombres, l'un de mes anciens essais, comme quand on refait le même rêve. J'aimerais reprendre ma rêverie avant d'aller m'en assurer, juste pour évaluer la lumière à contre-pente :

Si j'ai pu te donner quelque chose, je te le redonne à l'heure de notre séparation...



Jean-Claude Brochu est professeur au Département de littérature et de français du cégep Édouard-Montpetit. En 2015, il a fait paraître *Un peu de chaque chose, presque rien du tout* aux éditions Leméac.